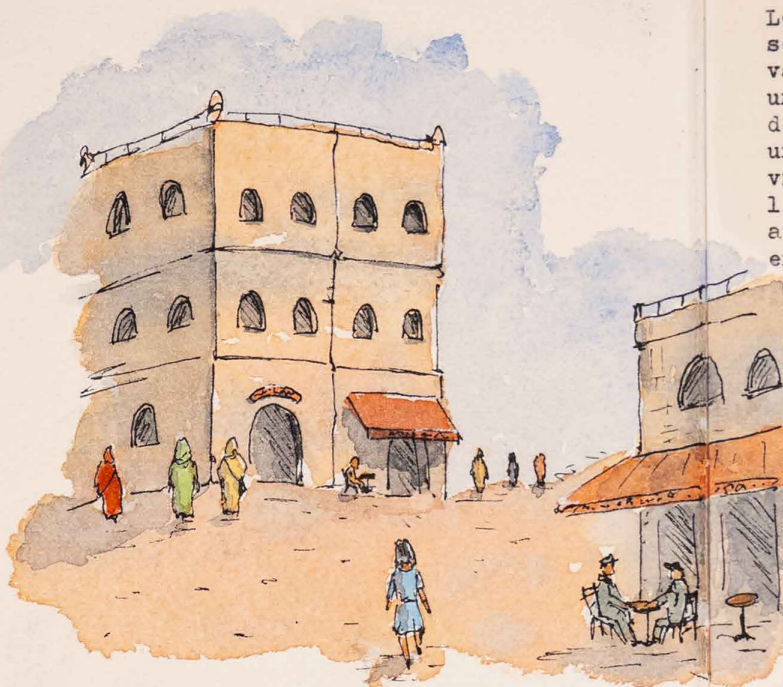


Casablanca, 1945

Les enfants de l'immeuble jouaient tous ensemble dans la cour. Par les fenêtres, on pouvait entendre des petites voix s'élever dans un mélange de français, d'anglais, d'arabe et de berbère. De leurs chamailleries naissait une langue nouvelle qu'eux seuls comprenaient vraiment. "Tout le monde s'entendait bien à l'époque, quelle que soit la religion, il n'y avait aucun problème", nous raconte Laurence en évoquant l'enfance de sa mère.



Avant même que les bombes ne commencent à tomber à Casablanca se trouvait un immeuble dans lequel les frontières étaient déjà fracassées. C'est là que Paulette vit le jour peu avant le début de la guerre, au milieu de ce monde multiculturel miniature que la tourmente allait bientôt transformer.



Dans ce lieu où chacun avait trouvé refuge pour ses propres motifs vivait un Italien. Que ce soit par hasard, par nécessité ou par malchance, il s'y était installé. Aujourd'hui, il recueillait les morts. Sa société de pompes funèbres prospérait dans cette guerre qui s'étirait.

Un à un, il remontait les corps éparpillés dans la rue jusqu'aux marches rouillées de l'immeuble. Quand les sirènes se taisaient momentanément, on entendait le grincement de sa charrette qui résonnait dans les ruelles désertes, par dessus lequel on pouvait distinguer sa voix qui murmurait des incantations en italien. Prières ou lamentations, nul ne pouvait en avoir la certitude.



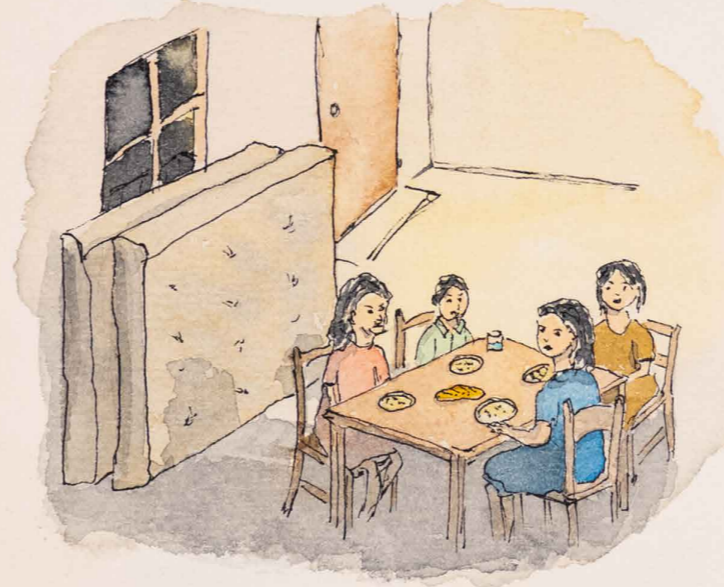
Sous l'escalier s'entassaient les corps inertes. L'homme apportait de l'eau à ceux qui pouvaient encore être sauvés dans l'espoir d'apaiser brièvement leur gémissements. Ceux qui ne geignaient plus depuis trop longtemps étaient emportés une fois la nuit tombée.

Paulette était juive, ce qui expliquait la présence de sa famille dans cet immeuble. Laurence, d'une voix un peu étouffée, précise: "Ca fait des milliers d'années que personne ne les aime, qu'ils n'ont leur place nulle part. Le Maroc les a accueillis". La fillette grandissait là, entourée de ses frères et soeurs, dans un petit logement situé au rez-de-chaussée de l'immeuble.

Chaque fois qu'elle rentrait, Paulette détournait timidement le regard de l'empilement de corps juchés sous les marches, avant de retrouver sa famille attablée dans la cuisine. Ensemble, ils partageaient quelques tranches de pain et un repas chaud. Certains soirs, les parois



fines de l'appartement se mettaient à vibrer sous les explosions provenant de l'extérieur. L'oreille aux aguets comme pendant les tempêtes d'été, on comptait les intervalles entre les détonations, dans l'espoir que le tonnerre s'éloigne. Quand le bruit devenait trop fort et la peur trop grande, le père précipitait ses enfants sous la table de la cuisine, qu'il recouvrait ensuite de plusieurs matelas en guise de protection. Les repas se terminaient rapidement lors de ces soirs d'orage de guerre.



Un jour, les matelas ne suffirent plus. La foudre était tombée sur le logement voisin. Les enfants de l'immeuble furent emmenés vers une ferme à la campagne. Ceux-ci la conquièrent dès leur arrivée. "Ca les amusait beaucoup. Les épis de blé dépassaient leur tête; c'était rigolo pour eux", raconte Laurence, visiblement attendrie par l'idée de sa mère courant librement dans les champs. Là-bas, les enfants étaient les maîtres de leur propre guerre: celle où les seules bombes prenaient la forme de cailloux lancés en riant, ne causant au pire qu'une légère éraflure que leur mère soignait rapidement. Celles-ci pouvaient alors enfin



respirer. Leurs enfants jouaient à nouveau dans cette paix fragile, au milieu d'étendues dorées. Le véritable combat n'était plus qu'un lointain grondement. Dans un coin de la ferme se trouvait une vieille cuisinière qui crépitait du matin au soir. Les mères y préparaient du pain qu'elles garnissaient de petits morceaux de chocolat, au plus grand bonheur de la jeune Paulette et de ses compagnons. "Ils adoraient", sourit Laurence. Ce séjour qui sembla infini ne dura finalement que quelques jours avant que le monde extérieur ne vint cogner à la porte.

"Puis les Américains ont débarqué", poursuit Laurence. La guerre avait pris fin, à Casablanca. Par-delà l'horizon, plutôt que le fracas des explosions, résonnait la mélodie libératrice des bals enflammés. On pouvait distinguer les sons des trompettes qui annonçaient que le moment était venu de rentrer. Lorsque les enfants revinrent en ville, la fête continua: "Ils leur donnaient des bonbons et du pain de mie", relate Laurence. Ces saveurs nouvelles avaient vraisemblablement marqué les esprits des fillettes au moment où elles regagnaient un monde laissé derrière qui n'était plus tout à fait le même.

Malgré les corps entassés et le bombes-tonnerre, la mémoire avait révélé son étrange nature. Celle qui retient certains détails pour qu'une enfance de guerre garde un goût de pain chaud: de celui garni de chocolat par les mères sur la ferme hors du temps, jusqu'à celui offert par les mains victorieuses quand la vie reprit finalement son cours, à Casablanca.

